



Atanarjuat, la légende de l'homme rapide

de Zacharias Kunuk

Fiche technique

Canada - 2001 - 2h52

Réalisateur :
Zacharias Kunuk

Scénario :
Paul Apak Angilirq

Images :
Norman Cohn

Montage :
Zacharias Kunuk
Norman Cohn
Marie-Christine Sarda

Musique :
Chris Crilly

Interprètes :
Natar Ungalaaq
(Atanarjuat, l'homme rapide)
Pakak Innuksuk
(Amaqjuaq, l'homme fort)
Sylvia Ivalu
(Atuat, la femme de Atanarjuat)
Peter Henry Arnatsiaq
(Oki)
Lucy Tulugarjuk
(Puja)
Madeline Ivalu
(Panikpak)

Caméra d'Or Cannes 2001



Résumé

Dans une communauté nomade où les rapports d'entraide conditionnent la survie, un jour, le mal s'est installé. Il a envahi l'âme de Sauri, le chef et de ses descendants. Amaqjuaq et Atanarjuat sont deux jeunes hommes, frères de surcroît. Atuat se donne à Atanarjuat. Or Atuat est promise à Oki, le fils de Sauri qui en conçoit une rancœur profonde. Très vite Atuat tombe enceinte. C'est l'été polaire. Atanarjuat part chasser le caribou. Oki lui confie sa sœur. La promiscuité d'une tente les fait amants. Atanarjuat a désormais deux épouses : Atuat et Puja. Or un matin que les deux frères sont réunis, endormis dans la tente familiale, Puja fait l'amour à Amaqjuaq. Surpris par les autres, Puja fuit dire à Oki que son mari a essayé de la tuer. Oki décide de la venger...

Critique

(...) Le film est l'adaptation, sur plus de 2h50 qui passent sans qu'on s'en aperçoive, d'un conte traditionnel inuit transmis oralement depuis des milliers d'années. Plein de crissements et de souffles, de rires et de larmes, de crimes, d'adultère et de trahison, de sang, de passion, de sueur et de neige, il raconte l'histoire quasi-shakespearienne de la petite tribu d'Igloodik, dans l'est de l'Arctique canadien, que le mal vient un jour visiter, incarné sous les traits d'un chaman à la voix terrifiante. Il y a un moment, au cours de la projection, où l'on se dit avec émotion, à tort ou à raison, que le cinéma, loin de "filmer la mort au travail" (comme le disait Cocteau), est en train sous nos yeux de sauver in extremis des gestes, des danses, des jeux, des rituels qui ont été plus ou moins les mêmes pendant des millénaires. Et que cette culture inuit, complètement bouleversée par l'arrivée de la culture occidentale moderne, avec ses qualités et ses défauts, qui a failli

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

disparaître et qui ne sera jamais sans doute tout à fait la même, n'est pour une fois pas réduite à de simples images, comme embaumée, mais que le cinéma, au contraire, lui donne aujourd'hui une nouvelle vie. Ce n'est pas anodin.

Jean-Baptiste Morain
Les Inrockuptibles 13 févr. 2002

Après la découverte du très beau film de Markuu Lehmuskallio et Anastasia Lapsui **Sept chants de la toundra**, premier film inspiré de la culture nenets, voici donc venir, précédé par une Caméra d'or cannoise et une rumeur galopante, le premier long-métrage de fiction inuit de l'histoire du cinéma : **Atanarjuat, la légende de l'homme rapide**. (...) Le film met en scène, dans un espace-temps d'une blancheur immémoriale, une légende du peuple inuit, transmise jusqu'à aujourd'hui par la tradition orale.

Celle-ci met essentiellement en jeu la cohésion de la communauté, à travers un dérèglement qui menace de la détruire. (...) C'est ici en la personne d'un mystérieux chaman que le mal s'introduit durablement dans une petite communauté inuit, avant que deux frères - Amaqjuat, l'homme fort, et Atanarjuat, l'homme véloce - entreprennent, quelque vingt années plus tard, de l'éradiquer. Le film est l'histoire de leur combat, qui les oppose en l'espèce à la puissante famille du chef du campement.

Comme il se doit, le conflit se noue autour d'une jeune femme, Atuat, dont la mutine beauté est ardemment convoitée par les hommes de la tribu. Initialement promise à Oki, le fils belliqueux du chef du campement, elle est ravie à ce dernier par Atanarjuat, au cours d'un effrayant combat singulier qui consiste, chez les Inuits, à frapper à tour de rôle la tempe de son adversaire, jusqu'à ce que l'un des deux s'écroule.

Le mariage d'Atanarjuat et d'Atuat n'en constitue pas moins une transgression sociale qui permet au récit tout à la fois de prendre son essor (Oki va chercher à se venger en ne reculant devant aucune perfidie) et de gagner en complexité (les "bons" se sont rendus coupables d'une faute qui permet, sinon de justifier, du moins d'expliquer le comportement des "méchants").

Ce qui suit tient à la fois de la tragédie grecque (la fatalité des liens du sang), de la mystique juive (une sorte de dibbuk des neiges) et du western, dont les duels et les courses-poursuites auraient été tournés sur la plaine glacée d'une île de l'Arctique canadien. La cinégenie naturelle du paysage, des costumes et des coutumes fait le reste, servie par une mise en scène qui privilégie l'identification du spectateur à l'action au moyen d'une caméra en perpétuel mouvement, serrant au plus près les personnages ou les inscrivant dans la splendeur du paysage environnant. Atanarjuat est à cet égard un film très réussi, mais peut-être trop beau et trop lisse pour susciter une adhésion sans réserve.

Situé dans l'intemporalité de la légende, le film n'en reconstitue pas moins sur un mode pseudo-documentaire une réalité aujourd'hui abolie. Il donne ainsi l'impression de vouloir capitaliser les vertus de la fiction et celles du réel, tout en passant sous silence la problématique de la réappropriation d'une culture à ce point mutilée par la violence de l'histoire. Le monde traditionnel inuit, tel qu'il apparaît dans le film, semble de la sorte inaltéré, de même que le rapport entretenu par le cinéaste à celui-ci.

Rien, dans cette mise en scène idéalisée, ne laisse ainsi entrevoir que le film lui-même est une des conséquences d'un processus de perte irréversible. Le spectacle d'un monde pur, miraculeusement préservé de l'influence délétère de la modernité, entre certainement pour beaucoup dans l'enthousiasme ressenti par le spectateur à la vision de ce film. C'était assurément le propos, et le droit

du cinéaste, que de se réapproprier le passé de son peuple dans ces termes-là. Ce n'est pas pour autant faire un mauvais procès à son film, dont le pouvoir de séduction est incontestable, que de rappeler que le miracle qu'il met en scène relève, à l'heure où le spectateur s'en réjouit, de la pure illusion. **Atanarjuat** se situe à ce titre très loin des œuvres qui - au moins depuis **Moi, un Noir**, de Jean Rouch (1958) - font de la perte de l'identité et de l'impureté de l'imaginaire la clé de voûte du cinéma moderne.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 13 février 2002

Point d'aurore boréale, ici, ni de catastrophe naturelle ou de combat épique contre quelque ours issu de la trivialité hollywoodienne. Non, juste une image de banquise, pénombreuse et floue, où les nuances bleutées des éléments fusionnent en une intemporalité glaciale immédiatement perceptible. Puis, une scène rituelle d'intérieur, dont le caractère à la fois étrange et fascinant est amplifié, forme et fond confondus, par la lumière orangée des lampes à huile de phoque et le grain de l'image.

Dix minutes à peine et le tour est joué: chaînon marquant entre Robert Flaherty et Sergio Leone, Atanarjuat va s'imposer comme un captivant récit, nourri de la dimension ethnographique permettant de situer le projet aux confins exacts du documentaire et de la fiction. Voire de la mythologie, puisque l'histoire - non datée, même si l'on estime que son origine remonte à environ cinq cents ans - tient autant de l'épopée antique que du western, du conte multiséculaire que de la parabole. Moins manichéenne que simple, **la Légende de l'homme rapide** (le sous-titre du film) trouve son point d'ancrage dans une petite communauté nomade d'Inuit, où se distinguent deux frères, l'un par sa force, l'autre par

sa vélocité. En butte à la jalousie d'autres jeunes mâles, Amaqjuaq et Atanarjuat sont sauvagement attaqués dans leur sommeil par la bande rivale. Le premier succombe, tandis que le second parvient à s'échapper au terme d'une course effrénée, nu, sur la banquise. Puis vient l'heure du retour pour cet Ulysse septentrional sauvé des glaces... Lyrique et âpre, le film de Zacharias Kunuk possède les mêmes qualités que celles qu'on trouve dans l'écriture de Jørn Riel, écrivain danois (édité chez Gaïa) qui sait si bien, sur le versant européen, raconter la vie de ces peuplades «anachroniques» perdues dans une ingratitude climatique des plus extrêmes. Dénué de toute surenchère didactique, Atanarjuat restitue au plus près la beauté des visages engloutis dans l'apparente uniformité des paysages ; de même, rien n'est omis de ce quotidien simplement bouleversant, où l'insondable mystère des pratiques chamaniques contraste avec des occupations terriblement prosaïques (chasser, se nourrir, s'habiller), synonymes de survie. Pourtant, par on ne sait quelle justesse de ton, jamais le pathos ne prend le dessus dans cette leçon de courage et d'humilité.

Entièrement tourné sur le territoire d'Igloolik, une petite communauté de 1200 personnes située dans l'Arctique canadien, **Atanarjuat** est aussi le fruit d'une belle aventure humaine qui, aussi bien devant que derrière la caméra, a mobilisé toutes les énergies sur place. Du statut d'aimable curiosité exotique, qu'il aurait pu se contenter d'être, le film a décroché la Caméra d'or au dernier festival de Cannes - où il figurait dans la sélection Un certain regard. Une bonne nouvelle en appelant une autre, le Canada l'a proposé pour la course aux Oscars, dans la catégorie «meilleur film étranger» (pour laquelle il n'a finalement pas été retenu par l'Académie). En ce moment, une campagne d'affichage dans le métro parisien vante les charmes de l'Islande sous l'intitulé :

«Laissez-vous surprendre». Pareille exhortation ne saurait mieux aller au teint d'**Atanarjuat, la légende de l'homme rapide**, que l'on quitte un peu sonné, comme gêné même de devoir retourner à des préoccupations si «modernes» et citadines.

Olivier Seguret
Libération - 13 février 2002

Zacharias Kunuk, le réalisateur, et Norman Cohn, son chef opérateur :

Pourquoi fixer dans un film la légende de l'homme rapide ?

Zacharias Kunuk: Pour qu'on ne l'oublie pas, ni les jeunes Inuit, ni les hommes qui ont soif d'aventures et de héros. Cette légende est universelle : courir droit devant, à perdre haleine, courir pour se sauver...

Norman Cohn: Cette légende est une histoire sacrée, qu'on raconte aux enfants, chez les Inuit, afin qu'ils s'endorment des exploits pleins leurs rêves. Zacharias et Apak (Angilirq, scénariste, cofondateur du groupe Isuma, mort d'un cancer en décembre 1998, ndr) m'ont parlé de cette légende quand, après une quinzaine d'années de courts et de documentaires, on s'est senti prêt. On cherchait une histoire des origines, et celle-là est très spectaculaire, avec cette image inoubliable : l'homme nu courant sur la banquise pour échapper à la meute des tueurs... C'est une image de survie et c'est du cinéma : action !

Pourquoi passer par le cinéma ?

Z. K.: Cette histoire représente notre terre, notre mode de vie, nos héros, mais il fallait le cinéma. Chez nous, tout est oral ; la transmission ne s'effectue pas par l'écriture, mais par les gestes, les objets, les rituels, les mots. Cela dessine d'abord des images.

N. C.: Regarder, écouter, c'est la manière Inuit. La technique vidéo, avec sa légèreté, sa maniabilité, a représenté un saut culturel incroyable. Beaucoup d'Inuit se sont appropriés cet instrument pour enregistrer leur vie et celle de leurs proches. La caméra est le prolongement de l'œil Inuit, et elle raconte des histoires.

Z. K.: La vidéo est une invention Inuit (rires). La caméra dit la vérité, notre vérité. Montrer des images est devenu chez nous un acte important et sincère.

Comment avez-vous découvert et maîtrisé cet instrument ?

Z. K.: Au début des années 80, j'étais sculpteur. J'ai été à Montréal pour vendre trois statuettes à l'Eskimo Art Gallery, et avec cet argent j'ai acheté une caméra : dans un magasin, on m'a montré une Betamax, on a chargé la batterie, mis une bande, et je suis parti avec, filmant dans la rue. La caméra ne m'a plus quitté : je filmais mon père à la chasse, avec ses copains, buvant du thé, racontant des histoires, rigolant...

N. C.: Il a fallu du temps pour apprendre. C'est un travail collectif, où tous les Inuit-à-caméra s'entraident... Mais ce qui m'a frappé, c'est leur sens inné de l'avant-garde, leur instinct expérimental : ils filment comme ils respirent, ce sont des cinéastes d'emblée digitaux. Ils font d'instinct ce que j'ai lentement théorisé pendant trente ans.

Filmer, pour vous, c'est aussi un acte politique...

Z. K.: L'image nous montre et en même temps elle nous affirme. On refusait les images des Canadiens, même celles qui nous montraient avec attention. Grâce à la caméra, on s'approprie cela. C'est un acte politique et aussi une chasse : la vidéo permet de voler aux Blancs une arme qui nous sert à saisir les choses, à capturer nos propres histoires, nos images, nos habitudes. Il s'agit de filmer à la manière dont nous chassons. C'est du braconnage.

Atanarjuat montre le monde d'avant. Pourquoi avoir choisi ce parti pris?

Z. K.: On ne vit plus comme ça. Mais sur le tournage, on s'est placé dans des conditions de survie : la vie d'autrefois est revenue naturellement, comme des réflexes jamais perdus.

N. C.: Ce savoir ancestral est toujours vivant, voici la principale leçon du film. Entre colonisés et colonisateurs, qui est le civilisé ? **Atanarjuat** y répond : la civilisation qui revient, c'est la nature Inuit, car elle est toujours là, authentique, recouverte d'un sale vernis blanc. Mais ce n'est pas non plus un musée des arts et traditions populaires : le film bouge vite et violemment. Le spectateur est forcé de l'admettre. Encore de la politique... C'est aussi pour cela que le générique final montre le tournage : ce film ne tombe pas du ciel, il est fait par les Inuit, par une communauté qui se réapproprie son histoire.

Est-ce un film nostalgique ?

Z. K.: Nous n'avons pas la même conception du temps que vous. Si on ne voit pas les conditions de vie inuit actuelles, ce film est quand même notre regard au présent. Chez les Inuit, le passé est derrière nous, mais aussi devant nous. C'est un principe fondamental de réincarnation : le passé est notre futur, et inversement. Chaque enfant qui naît porte le nom d'un des morts de l'année. Ce qui est problématique, c'est le présent. Ce sera un défi de parvenir à le montrer.

Vos projets vont vers le présent ?

Z. K.: Bien sûr, c'est notre histoire, il faut se l'approprier : construire une saga sur la vie des Inuit, depuis la légende fondatrice jusqu'à aujourd'hui.

N. C.: Comme **Star Wars** et le cinéma américain ! **Atanarjuat** est le western initial, ensuite vient Clint Eastwood... Un projet sur l'arrivée à Igloolik des missionnaires anglicans et des catholiques français dans les années 30. Puis ce sera du Scorsese, la violence, la drogue,

les maladies, dans les années 60 et 70. Enfin Bruce Willis, **Die Hard in the Arctic**..., l'action d'aujourd'hui. Le monde entier est un igloo... et les Inuit sont capables de sauver le monde (rires).

Où en êtes-vous dans cette saga ?

Z. K.: On achève l'écriture du second film, sur l'arrivée des missionnaires. Ce seront les mêmes acteurs, la même équipe, les mêmes noms : c'est une tradition Inuit, les noms passent de génération en génération, seuls les corps changent. L'ensemble est dédié à Apak, mon ami, mon frère, mort il y a trois ans : il était très fort, le meilleur d'entre nous. C'est pour lui que tout continue : il est là. Car son futur est devant sa mort.

Entretien réalisé par
Antoine de Baecque et Béatrice Vallaeys
Libération - 13 février 2002

Le réalisateur

Atanarjuat, la légende de l'homme rapide. (...) De cette intuition est né un film au destin singulier, dont Zacharias Kunuk, le réalisateur, et Norman Cohn sont venus parler à Paris. Ils ignoraient encore que leur film remporterait les principaux prix de l'équivalent canadien des Césars, les Genie Awards. Les honneurs se sont abattus sur le premier film en langue inuit, depuis la Caméra d'or remportée au dernier Festival de Cannes jusqu'à une possible nomination à l'Oscar du meilleur film étranger. Mais le duo Kunuk-Cohn n'a de cesse de replacer **Atanarjuat** dans son milieu naturel, les terres du Grand Nord où vivent les Inuits. Les deux hommes collaborent depuis plus de vingt ans au sein de l'association Igloolik Isuma. Il y a un demi-siècle, la ville d'Igloolik est née du regroupement de populations inuits jusqu'alors nomades. En quelques décennies, la sédentarisation et le pro-

sélytisme des missionnaires chrétiens de toutes obédiences ont presque effacé la culture inuit. Igloolik Isuma a été fondée pour préserver ce qui pouvait encore l'être. "Les enfants ignorent tout des histoires qui se sont racontées pendant des siècles, dit Zacharias Kunuk. Les missionnaires n'aimaient pas que ces histoires circulent." Pendant ce temps, les jeunes Inuits se nourrissent de télévision, en anglais ou en français. Cohn et Kunuk ont commencé par produire des fictions en vidéo et en langue inuit, qui ont rencontré un succès certain auprès de la population. Puis l'équipe s'est sentie prête à franchir le pas du long-métrage. Tourné avec une caméra Betamax digitale, **Atanarjuat** est à la fois un petit film par son budget (environ 2 millions d'euros) et une superproduction à l'échelle de l'économie culturelle du Grand Nord canadien.

Thomas Sotinel
Le Monde - 13 février 2002

Filmographie

Atanarjuat 2001
Atanarjuat, la légende de l'homme rapide

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°485/486, 493
Cahiers du Cinéma n°565
Repérages n°19 et 20

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com